

MÉDIAS, ÉDUCATION ET APPRENTISSAGES VERS D'AUTRES FORMALISATIONS DES SAVOIRS ?

Fabienne Thomas et Thierry De Smedt¹

L'intitulé du colloque "savoirs formels, savoirs informels" se voulait dichotomique. Nous nous attendions à ce qu'une dissociation aussi brutale des savoirs en deux types opposés stimule les esprits : les intervenants allaient-ils accepter cette fracture comme base de réflexion ou allaient-ils remettre en cause l'intérêt voire la validité d'une telle séparation ? Si, dans le groupe de préparation, chacun s'accordait à penser que cette distinction peut être institutionnellement identifiable, tous ne partageaient pas l'idée qu'elle puisse s'étendre jusqu'à l'appropriation des savoirs. Il semble en effet que les conditions d'apprentissage dans la société actuelle contribuent à rendre floue la distinction formel / non formel : l'évolution des structures institutionnelles, la diversité des sources d'apprentissage, la réorganisation et parfois l'imbrication des temps individuels (loisirs, formation ou travail), l'amplification de l'accès à des médias toujours plus multiformes, jettent un trouble dans notre rapport au savoir et modifie certainement dans le sens d'une confusion, notre rapport (in)conscient à l'apprentissage.

¹ Respectivement assistante et professeur au Département de communication de l'Université catholique de Louvain, membres du GReMS.

Mais d'où nous viennent ces savoirs qui rendent possible notre rapport au monde, notre positionnement moral, intellectuel... notre autonomie ? Peut-on encore en isoler des contextes d'émergence ? Quelle institution (sociale, scolaire, médiatique) peut encore affirmer qu'elle ne véhicule que du formel ? Les savoirs ne sont-ils pas, de nos jours, issus de foyers multiples et peu identifiables ? De nouvelles formalisations sont-elles en train d'apparaître ? Quels sont alors les nouveaux foyers de légitimation du savoir ? Et en quoi sont-ils porteurs de nouvelles modalités d'apprentissage ?

Lors du colloque, les interventions ont abordé ces questions selon différents axes. L'un d'entre eux consiste à accepter la distinction formel / informel et à l'inscrire dans des contextes institutionnels relativement définis : école, musée, médias... Une approche à contre-pied consiste à refuser ces repères institutionnels comme révélateurs de la nature du savoir y circulant. Il s'agit alors pour ces auteurs, de refuser d'accorder aux institutions scientifiques ou scolaires, le privilège nouveau de transmettre du formel à partir des sources innombrables de savoirs informels auxquelles elles recourent et de chercher selon quelles modalités ces savoirs de nature différente, peuvent y coexister et se renforcer mutuellement.

D'autres approches encore, plus épistémologiques, cherchent à exploiter ces points de tension pour faire émerger de nouvelles définitions, de nouvelles caractéristiques des savoirs, et de nouvelles modalités sociales, sémiotiques et techniques de production.

Chaque lecteur fera sa lecture des courants qui traversent les interventions présentées dans ce numéro. Aussi, nous bornerons-nous à amorcer cette lecture par quelques réflexions et ouvertures.

1. Tout d'abord, la question de l'opposition des savoirs en deux types distincts (formel et informel) est relevante car en forçant les traits, elle oblige à la distinction ou impose une justification quand une imbrication est décelée. Relevons que la plupart des auteurs préfèrent utiliser la terminologie savoirs *non formels* plutôt qu'informels, jugée dévalorisante pour ces derniers.

2. Deux grands modèles d'inscription de ces savoirs semblent dominants, quoique critiqués. Le premier modèle concerne l'institution scolaire académique, identifiée comme dispensatrice privilégiée du savoir formel. Peu d'auteurs ont remis ce fait en cause, préférant s'en inspirer pour y relever quelques caractéristiques générales. Il fut souvent utilisé comme figure initiale, rarement remise en question. En revanche, les divergences se situent du côté de la caractérisation de

l'autre modèle dominant : celui relevant de la sphère médiatique et publique dans laquelle les savoirs informels semblent dominer. Daniel Jacobi fait référence à cette tendance de qualifier le non formel en fonction du décalage entretenu avec le formel.

3. La plupart des textes opèrent un mouvement de fond qui vise à repositionner sans toutefois les confondre, ces deux modèles dichotomiques rapidement ébauchés pour réfléchir aux dynamiques d'ouvertures qu'une telle différence sous-tend.

Première ouverture : vers l'informel ?

Les cadres scolaire et académique classiques s'ouvrent à des pratiques ou à des modes de formalisations propres aux médias. Citons quelques procédés : approches multiples d'un même sujet (notamment à travers l'appel à témoins, l'enquête, l'usage de la presse ou d'Internet), dépassement du confinement disciplinaire, implication de l'étudiant dans les contenus abordés en faisant appel à ses expériences vécues ou en sollicitant des états psycho-affectifs. Ces nouvelles pratiques se retrouvent assez souvent en tant que composantes explicites des dispositifs pédagogiques à l'école et à l'université.

Cette ouverture ne s'opère toutefois pas sans résistances. L'enseignement classique conserve ses valeurs et ses contraintes.

- *Dans les rapports entre enseignant et enseigné.* Comme le montre l'exposé d'Elisabeth Volckrick et Isabelle Deliège, l'évolution du rapport entre un enseignant-attendu-expert et un étudiant-supposé-néophyte vers une pragmatique pédagogique permettant la construction, plurielle et partagée du savoir est un processus déstabilisant ;
- *Dans les rapports aux savoirs.* Toute agréable qu'elle soit, la non-formalité des savoirs peut déconcerter l'élève, qui ne sait quel statut et quelle légitimité leur attribuer. Ce problème illustre l'asymétrie pédagogique de la relation formel – informel : pour être capable de se configurer des connaissances à partir de matériaux informels, l'élève ne doit-il pas préalablement disposer de bases notionnelles robustes, formalisées dans les cadres classiques du savoir académique ? Or l'inculcation de ces bases reste l'apanage de milieux socio-culturels favorisés. Cette réalité peut conduire à une inversion des résultats dans la lutte pour l'égalité des chances face aux

savoirs: la déformalisation des savoirs scolaires, appelée par les militants d'une démocratie culturelle donnerait en réalité plus de chances aux jeunes issus de milieux socio-culturels favorisés. Pourtant, si la visite de lieux dits informels par un groupe classe, apparaît encore souvent sous ses aspects exclusivement ludiques ou distractifs, Sylvie Romano montre à quel point ces acquis peuvent être valorisés, au service d'apprentissages importants.

- *Rapports entre savoirs et expérience.* Enfin, la valorisation des savoirs issus de l'expérience des élèves ou de la pratique des médias reste encore problématique, à la fois par un manque de statut clair dans les dispositifs pédagogiques, mais aussi parce que leur intégration dans l'éducation et la formation pose encore de multiples questions, notamment d'un point de vue cognitif (Pierre Molinier) et à propos de leur légitimité dans un processus éducatif (Jacques Gonnet).

Deuxième ouverture : nouvelles formalisations ?

Les dispositifs de savoirs identifiés comme informels, car relevant de la sphère médiatique, révèlent sous certaines méthodes d'analyse, un fort potentiel de formalisation. Les musées, les jeux, les parcs d'attraction, la presse écrite, spécialisée ou non... se révèlent être porteurs, sous leur apparence divertissante, de structures formelles proches de celles qui existent dans la sphère scolaire et académique. Min De Mersman montre à quel point certains musées assument, avec force et de manière prioritaire, cette mission scientifique formelle et comment ils parviennent à la négocier en fonction des publics et des circonstances.

Anthippi Potolia, quant à elle, étudie les nouvelles pratiques médiatiques organisant les savoirs et connaissances au sein de cd-roms. Elle relève qu'à côté de sollicitations de l'affectivité, la prégnance des champs disciplinaires et théoriques traditionnels reste sensible.

Paul Rasse observe les pratiques de conception d'exposition et décrit pourquoi on y retrouve des traces fortes de savoirs formels, tout en observant la conjugaison subtile, opérée par les visiteurs, entre ces types de savoirs et un objectif plus large d'éducation citoyenne à la connaissance active du monde contemporain.

Sylvie Romano remarque, quant à elle, à partir de l'observation des relations parents / enfants au musée, que ce sont parfois les visiteurs qui formalisent l'informel.

Annabelle Klein relève, par son analyse des pages personnelles sur Internet, des modalités nouvelles de constructions identitaires, basées sur une formalisation tenant de la "mise en intrigue", c'est-à-dire inspirées de certains modèles médiatiques ou épistolaires, davantage que par la tradition de l'état civil, alors qu'Internet est par définition un espace public.

Catherine Loneux relève, dans les effets de l'appropriation sociale des autoroutes de l'information, l'ouverture d'une agora, dans laquelle les savoirs informels constituent une référence commune pour des acteurs, traditionnellement confinés dans leurs positions, leurs expériences et leurs perceptions du monde.

Philippe Chavot, Ulrike Felt et Anne Masseran observent, dans les médias qui traitent de la santé, la confrontation, pour ne pas dire le choc, entre les savoirs techno-scientifiques et les savoirs populaires, multiformes, issus de la vie des personnes médicalisées. Ces dernières parviennent, en assumant leur "ignorance" scientifique, à s'ériger en contre-pouvoir, à travers les dispositifs de mise en fiction et les espaces d'expression audio et vidéo.

Brigitte Albero identifie de nouvelles définitions du savoir, à partir de l'émergence de médias qui proposent et assurent l'apprentissage hors institution. Les distorsions entre le modèle institutionnel scolaire et les nouveaux modèles extra-institutionnels, souvent basés sur des technologies nouvelles sont vus ici à la fois comme des problèmes et comme les amorces d'une révolution dans la formation.

D'une manière analogue, mais en étudiant le cas des musées coloniaux et post-coloniaux, Min De Meersman, relève également l'apparition de nouvelles combinaisons entre formalisation et non-formalisation. Du côté de l'offre, le musée s'ouvre à des opérations thématiques, qui associent des partenaires nouveaux dont la collaboration n'est pas traditionnelle (ONG, scientifiques, Pays du Sud, artistes) allant même jusqu'à combiner des perceptions jugées auparavant incompatibles, présentant les sujets sous des angles disjoints et dynamiques. Du côté de la réception, les fréquentations scolaire, touristique et familiale, font du musée un espace d'interprétations multiples, via différents dispositifs fonctionnant simultanément dans les mêmes lieux.

Philippe Charlier, pour qui chaque type de savoir permet des activités particulières, propose quant à lui de sortir de la dichotomie par un concept tiers, celui de *réflexivité*.

En conclusion de ces approches, on peut dire que l'exploration des textes de ce numéro met davantage l'accent sur des mutations en train de s'opérer que sur une situation stable. Cela invite, par conséquent, à des retours sur ces réalités, et à une attitude de vigilance envers les évolutions relevées. Il reste ailleurs des zones peu explorées. Celle, par exemple, des médiations vraiment divertissantes comme les jeux, dont les multiples développements prolifèrent en innovations qui interpellent le statut des savoirs. Sous des apparences résolument inspirées de l'informel, les jeux présentent des formalisations extrêmement fortes des données, des règles, des contraintes, des conduites, des parcours, des sanctions ou gratifications. De manière provocante, ces structurations par étapes ou épreuves réussies n'en finissent pas de ressembler aux cadres scolaires, dont leur première prétention est de se démarquer.

Agencement des textes

Nous avons opéré une présentation des textes en trois parties espérant ainsi mettre en avant trois des dimensions exposées ci-avant, mais certains des textes y sont interchangeables.

Ainsi la première partie présente des textes ayant focalisé leur attention sur des dispositifs particuliers de médiation : le musée, à travers des activités éducatives particulières que sont les ateliers destinés aux groupes scolaires, les jeux hyper-médias, les pages personnelles qui foisonnent sur le net et contribuent à la construction de nouvelles identités ainsi qu'un texte analysant les effets d'une revue destinée à un public spécifique.

Dans un second temps, nous avons regroupé les textes qui nous semblent présenter de façon parfois nouvelle, en quoi la structuration des savoirs ou leur mobilisation dans des contextes spécifiques permettent, accentuent, renforcent conditionnent ou déconditionnent des processus d'apprentissage. Il y sera question de contextes académiques, de muséologie, de média télévisuel.

Le numéro se clôture sur trois textes présentant de façon plus ou moins implicite ce qui nous apparaît comme de nouvelles formalisations.